



Cantico dei cantici. Interpretatio ludica

Henri-Marie Guindon

Volume 40, Number 1, février 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400079ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400079ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guindon, H.-M. (1984). Review of [*Cantico dei cantici. Interpretatio ludica*].
Laval théologique et philosophique, 40(1), 133–134.
<https://doi.org/10.7202/400079ar>

monde où l'humanité est affrontée à une telle tâche est le seul lieu possible de la pratique et de l'intelligence de la foi en Jésus-Christ. C'est dans l'histoire ainsi en train de se faire à tâtons que l'Église se construit » (p. 21).

C'est dans cette perspective que se développeront les chapitres suivants. Au début de chacun, une série de thèses deviendront les titres d'autant de paragraphes variant de quatre à six pages. Ainsi, à titre d'exemple, le chapitre II : *Analyse du sous-développement et problématique du développement*, comporte les propositions suivantes : 1) Le sous-développement ne s'explique pas par le retard technique ; 2) Le sous-développement des uns est la conséquence du développement des autres ; 3) Le sous-développement s'explique par la destruction des sociétés du fait de leur polarisation par la société dominante ; 4) La conscientisation des populations est la condition première du développement ; 5) Le développement est un processus de restructuration des sociétés ; il suppose la réappropriation d'une part du pouvoir ; 6) La condition d'un développement généralisé est la transformation du système global dont le sous-développement est l'effet nécessaire ; 7) La formation de l'opinion publique des pays industrialisés est la condition de la transformation du système global (pp. 33-34).

Pour donner justice à un tel livre, une recension reste incomplète ; il faut le lire. L'auteur, directeur du Centre Lebrét, a intitulé son ouvrage d'après une expression chère à celui dont il continue l'œuvre : « changer le monde ». Il n'est pas qu'un sociologue. Il est un théologien qui sait voir la réalité divine incarnée dans l'histoire palpitante de tous les problèmes vitaux d'une humanité qui accède, à travers de laborieuses générations, à la liberté évangélique. « Croire en Dieu, ce n'est donc pas se retirer du monde pour Le contempler, à moins d'avoir reçu vocation de témoigner de sa venue et de sa présence au milieu d'un monde qui l'ignore ou l'oublie, mais se mettre au travail pour créer un monde où tout homme puisse se réaliser à son image et ressemblance » (p. 176).

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

CANTICO DEI CANTICI, *Interpretatio ludica*, traduction et commentaire d'Enrica SALVANESECHI, Il Melangolo, Gênes 1982, coll. Textes religieux n° 1, 142 pages, 15 × 22 cm.

Ce volume prend place dans une collection de « textes religieux » en diverses langues. Dans

l'optique des éditeurs cependant c'est de la façon la plus large qu'il faut entendre l'expression « textes religieux ». Il ne s'agit, en effet, d'aucun texte en relation avec une quelconque formule de foi ou de confession religieuse mais seulement avec ce à quoi l'homme attache une valeur d'absolu et qu'il regarde comme « le point de coïncidence où le désir de l'éternel et la possession du bonheur se rejoignent ».

Cette notion inhabituelle que l'on pourrait dire éclectique du « religieux » soustrait ce livre canonique et biblique qu'est le *Cantique des Cantiques* à quelque schème théologique que ce soit et même à son insertion dans le dépôt de la foi judaïque. Ce n'est donc pas sous cet angle qu'il est étudié.

À partir de telles prémisses se déduit facilement de même que l'on puisse ranger dans cette catégorie des textes d'œuvres apocryphes ou extracanoniques que l'on n'a pas coutume de regarder comme religieux. On embrasse ainsi tout un univers qui va de l'épopée babylonienne de Gilgamesh aux opérètes morales, des odes pindariques aux œuvres de Maître Eckart, des textes gnostiques à la poésie de Baudelaire.

Dans le *Cantique des Cantiques*, l'auteur présente le texte hébraïque sans vocalisation en suivant deux éditions critiques fondamentales de la bible massorétique, celle de R. Kittel et celle de la Bible Hébraïque de Stuttgart. Sur la page de gauche figure le texte hébraïque ; sur celle de droite, la traduction italienne. À part de légères différences, la traduction correspond fidèlement aux traductions traditionnelles.

Là n'est donc pas l'originalité du travail mais plutôt dans ce que l'auteur appelle « l'interprétation ludique » qui en est donnée dans les pages suivantes et où elle s'applique à disséquer ce texte, à en relever la densité du jeu linguistique, voire le maniérisme qui s'y cache et dans lequel la pensée manifeste s'intériorise dans un contenu latent. À cette fin la traduction était un travail préliminaire indispensable pour accentuer le contraste de nombreux points. L'auteur, avec sa connaissance approfondie des nuances lexicographiques de la langue hébraïque, de ses consonnes, de ses origines sémantiques étudie ce texte avec une maîtrise des plus captivantes. Sa connaissance, au surplus, des autres livres sacrés, même si elle ne les aborde pas sous l'éclairage de la révélation chrétienne, lui permet d'établir des rapports intrabibliques et de retracer ce que la critique semble avoir souvent jusqu'ici laissé dans l'ombre.

Le commentaire ne reprend pas systématiquement chaque verset à la suite mais, par l'étude de plus d'une trentaine de mots ou expressions, il réussit à couvrir l'ensemble du livre.

À titre d'illustration, l'expression « *Je suis noire et belle* » (1,5) suggère à l'auteur les remarques suivantes : Noire, Šehōrâ, féminin de Šāhōr. Même apparemment facile et univoque, le mot est, en réalité, chargé de tension ludique. Il se retrouve au masculin pluriel en 5,11 : « *noirs comme le corbeau* ». Grâce à maintes associations verbales, et plus cachées, ressortent du noyau phonique du mot des énergies sémantiques de qualité diverse. Dans ce même jeu de consonnes, Šhr, deux significations différentes et fondamentales se rencontrent : celle de *désir ardent de chercher* et celle d'*être noire*. En 1,5, il est hors de doute que c'est ce dernier sens, mais il y a aussi l'« irrégulière » possibilité de le référer au premier sens, ce qui constitue au-delà du contexte immédiat, un trait sémantique en accord avec le motif de *recherche* comme en 3,1-2 ; 5,6 : « *Je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé ; je l'ai appelé et il ne m'a pas répondu* » : biqqāstîhû w'elō m'ēsā'îhû, q'ērātîw w'elō'ānānî.

Dans le sens de « *chercher ardemment, rechercher* », la racine *shr* devient donc synonyme intensif de *bqš* qui désigne dans le *Cantique des Cantiques* l'enquête d'amour de la femme et qui, avec *Shr*, alterne synonymement dans les passages bibliques où se rencontre le motif « *chercher sans trouver* ».

L'étude est très spécialisée et la langue de l'auteur est à l'avenant, de lecture difficile quand elle étudie la composition interne de ces radicaux, les variantes de telle lettre en sourde interdentale emphatique, de la première radicale en sibilante latéralisée. « On aurait ainsi un schème : šdp/šdp/štp, cas très intéressant de constance de la troisième consonne et de variation des deux premières, par des points phonologiques contigus et des sens voisins ».

Vingt pages de notes techniques du genre terminent l'ouvrage, avec une bibliographie essentielle qui comporte 94 études du *Cantique des Cantiques* et une liste de plus de 250 passages bibliques.

Ce volume est un apport très précieux à l'intelligence littéraire du *Cantique des Cantiques*.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

Jean LECLERCQ, *Le mariage vu par les moines du XII^e siècle*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1983, 13,5 × 21,5 cm. 162 pp.

Pour peu que l'on considère aujourd'hui le mariage comme une forteresse assiégée de part et d'autre — ceux qui se trouvent à l'extérieur veulent y entrer et ceux qui se trouvent à l'intérieur veulent en sortir — l'étude de Dom Jean Leclercq de l'abbaye de Clervaux au Luxembourg sur « Le mariage vu par les moines du XII^e siècle » survient comme un souffle d'air frais, même si la question y est traitée dans la perspective médiévale.

Dom Leclercq précise, dès l'introduction, le sens du titre et le contenu de son livre : alors que l'amour, le mariage, et l'amour hors mariage font l'objet d'études fructueuses, peu d'attention est accordée aujourd'hui à l'amour dans le mariage. Or c'est sur celui-ci que l'auteur concentre son attention, en examinant la manière dont le considéreraient les moines du XII^e siècle. Souvent, au Moyen-Âge, les conjoints cherchaient à lier plutôt leurs familles qu'eux-mêmes, sans amour. Pourtant, entre les gens du commun surtout, les mariages ne manquaient pas où s'épanouissait un amour authentique, sincère, profond, heureux et fécond ; cet élément était malheureusement parfois absent chez les aristocrates qui mettaient la paix ou l'intérêt personnel au-dessus de la vie conjugale et familiale.

L'auteur considère que l'amour ou l'affection entre les époux sur lesquels se base la liberté de choix, d'une part, de se marier ou de ne pas le faire et, d'autre part, de choisir la personne avec laquelle on veut être marié, est une condition préalable pour la validité du consentement. Pour prouver sa thèse, l'auteur se fonde sur les études, les manuscrits des moines, la littérature médiévale, les chartes ; il allègue quantité d'exemples et d'anecdotes aptes à éclairer la nature du mariage à l'époque médiévale. Il présente un cadre global, dont il dégage le fait important et bien réel que l'amour n'est pas un sentiment passager mais au contraire le premier et le plus durable mobile qui inspirait les conjoints.

Dom Leclercq nous révèle des faits et des courants de pensée peu connus touchant la vie conjugale du monde médiéval. Son style est clair et limpide, de lecture aisée, à la fois narratif et amusant. Ses références sont abondantes et il ne raconte rien ni ne soulève aucun détail, si minutieux soit-il, qu'il ne sache étayer dans les sources